

Études d'histoire religieuse



Claude-Marie Gagnon, *La maison jaune : Les Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1990, 366 p. 30 \$

Denise Robillard

Volume 59, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006874ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006874ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robillard, D. (1993). Compte rendu de [Claude-Marie Gagnon, *La maison jaune : Les Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1990, 366 p. 30 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 59, 176–178. <https://doi.org/10.7202/1006874ar>

exhaustive et les analyses, aussi bien que les commentaires de l'historien, vont à la racine des problèmes. Un grand mérite de l'A., sinon le plus grand, sera d'avoir élargi le champ d'investigation des chercheurs à plusieurs domaines jusqu'ici peu explorés de la vie religieuse, et plus précisément chrétienne, au Canada. Cette tendance à reléguer la religion au domaine de «la vie privée» provient en grande partie d'une conception étriquée du religieux et de la dichotomie de plus en plus accentuée, à notre époque, entre le religieux et le séculier. L'approche multidimensionnelle de Wright permet d'éviter cet écueil.

Jacques Langlais, Ph.D.
Institut Interculturel de Montréal

* * *

Claude-Marie Gagnon, *La maison jaune: Les Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1990, 366 p. 30 \$.

Le plan de cet ouvrage – préfacé par Benoît Lacroix – sur les 150 ans d'histoire de l'Institut des Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe (1840-1990) ne manque pas d'étonner. Deux chapitres servent d'introduction (64 pages) et les huit chapitres suivants couvrent l'ensemble du sujet (p. 65-253). La conclusion tient en une seule page. Moins de deux cents des trois cent soixante-six pages de ce livre sont consacrées à l'histoire proprement dite de cet Institut.

Trois documents sont placés en annexe: le témoignage, sous forme d'interview à saveur publicitaire, d'une religieuse contemporaine; un Index (préparé par soeur Olive Dufault) des religieuses qui ont fait partie de l'Institut depuis sa fondation (nom, date d'entrée, de naissance, de profession perpétuelle, de décès ou de sortie, nom et occupation du père, nom de la mère), ainsi que la liste des lieux où s'est exercé leur apostolat (p. 267-352). Le texte est écrit de façon alerte, comme le faisaient espérer les qualifications de l'auteure, docteure en littérature.

C.-M. Gagnon s'est passionnée pour la figure de Marguerite d'Youville dont elle retrace la vie et l'oeuvre dans le premier chapitre. Elle y brosse aussi le profil du rôle tenu par ses héritières à la tête de l'Institut de Montréal, les mères Despins, Coullée, Lemaire et Beaubien. C'est sous le supérieurat de cette dernière qu'a eu lieu la fondation de Saint-Hyacinthe.

Le deuxième chapitre nous fait découvrir la figure du curé Édouard-Joseph Crevier, tenace initiateur et artisan de l'hôpital dont les quatre fondatrices prendront la direction pour desservir la région de Saint-Hyacinthe. Ces pages fourmillent de détails fort intéressants sur les familles,

les généalogies, les moeurs, les problèmes sociaux et la mentalité de cette époque. Mais ce long détour en guise d'introduction risque de faire perdre de vue le propos initial. Ainsi, certains développements auraient pu faire l'objet de notes au profit d'une présentation plus synthétique et mieux liée. Certaines phrases, plutôt inutiles, comme: «Les dernières années du supérieurat de Mère Goddu sont attristées par la mort du pape Pie IX en 1878», ne semblent avoir pour seul rôle que d'introduire ce qui suit immédiatement: «Un autre deuil, plus proche, les frappe [...]» (p. 131).

Le choix de structurer les huit chapitres qui constituent l'essentiel de l'ouvrage autour de la personnalité des supérieures est judicieux. Il permet en particulier d'esquisser des portraits de femmes hors des clichés d'une certaine hagiographie et de mettre en lumière l'influence que jouent la personnalité, le tempérament plus ou moins entreprenant et même les relations de l'une ou l'autre supérieure dans la décision d'accepter ou de refuser certaines fondations. On ne camoufle pas les démêlés des soeurs avec les autorités ecclésiastiques, en particulier avec Mgr Moreau qui les oblige, contre leur gré, en vertu de son autorité, à fonder une maison à Nicolet (p. 145-149), ni les divergences d'opinions et les faiblesses parmi les religieuses.

On découvre, parmi les supérieures générales du XIX^e siècle, une mère Thuot capable de compassion et d'indulgence avec les jeunes après avoir connu des années d'angoisses au début de sa vie religieuse; une mère Pineseault «prudente, discrète, sage et affectueuse», au jugement «ferme et énergique», mais qui a tendance «à tout remettre au lendemain». L'énergique et infatigable mère Jauron entreprend la construction d'une nouvelle maison, inaugure un asile, accepte une première fondation. L'entrepreneuse mère Goddu, fille de patriote, gouverne avec «un mélange de douceur et de fermeté» et poursuit l'expansion jusqu'aux États-Unis. Mère Marchessault est une diplomate doublée d'une excellente gestionnaire. Les anecdotes au sujet des pensionnaires et des malades hébergés par les soeurs permettent de camper avec force et réalisme les conditions et les contraintes de la vie des soeurs, y compris leurs rapports avec la police.

Toutefois, l'accent mis sur les personnes fait oublier de présenter une vue d'ensemble du développement institutionnel. On s'y perd un peu, par exemple, dans la liste des maisons occupées à Saint-Hyacinthe: hôpital, école, asile, métairie... On aimerait un aperçu du mode de recrutement du personnel avant les pages 107 et 199; on n'a que des statistiques: mère Jauron, a la charge, en 1854, de 15 professes, une novice, six postulantes et en 1861, de 29 professes, quatre novices et sept postulantes.

Les trois derniers chapitres (1895-1990) révèlent un certain essoufflement. Sans doute aurait-il fallu présenter plus longement chaque supérieure générale, et autrement qu'avec des notes qui relèvent de la nécrologie: date et lieu de naissance, d'études et d'entrée, profil professionnel. L'intérêt aurait été renouvelé en développant davantage les caractéristiques de chacune des périodes identifiées.

C.-M. Gagnon attribue (p. 42, note 2) à E. Nadeau, auteur de *La femme au coeur attentif* (1969, p. 74-75) l'affirmation de liens de parenté entre Mère d'Youville et Jean-Baptiste Gamelin, l'époux d'Émilie Tavernier, fondatrice des Soeurs de la Providence. Or, selon le dictionnaire généalogique Tanguay, on ignore l'ascendance du père de Jean-Baptiste, Pierre Gamelin (mort sexagénaire en 1776, alors que Jean-Baptiste avait trois ans); il est dit fils adoptif de Jacques Lavoye et de Barbe César. C'est ce que rapporte E. Nadeau, sans plus. (cf. aussi D. Robillard, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Montréal, Méridien, 1988, p. 79). C'est le 4 mars 1830, et non pas en 1828 (p. 41), que madame Gamelin a ouvert son refuge à l'angle des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine (*ibid.*, p. 101).

La page couverture est belle. Mais on s'explique mal que, pour représenter visuellement ces femmes de labeur et d'endurance, Louis Pomminville ait utilisé les mêmes visages de poupées aux joues fardées qui lui servent à illustrer les livres d'enfants. De trop jolis dessins qui trahissent en quelque sorte le caractère et la forte personnalité des femmes qu'on représente. Il suffira, pour s'en convaincre, de mettre en regard la longue et belle figure – authentique – de Marguerite d'Youville reproduite en page 7 et le dessin de la page 23 la représentant jeune et joufflue. Il arrive que la littérature et la poésie gênent l'histoire...

Denise Robillard
Montréal

* * *

Pierre Berthiaume et Émile Lizé, *Foi et légendes. La peinture votive au Québec (1666-1945)*, Montréal, VLB, 1991, 143 p., ill. 20 \$.

L'ex-voto peint attire l'intérêt des chercheurs depuis plus de quarante ans. Articles de journaux, articles scientifiques, chapitres d'histoires de l'art ou de la peinture, mémoires et thèses se succèdent au fil des ans sans qu'aucun de ces chercheurs n'ait songé à publier sur le sujet une quelconque monographie. Il fallut attendre un spécialiste de l'information et un autre de Voltaire, Pierre Berthiaume et Émile Lizé, pour que paraisse enfin, chez un éditeur qui n'a d'ailleurs pas l'habitude du genre, VLB, pareille monographie. On ne sera pas surpris non plus de trouver